

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Odes à l'amour

Élise Turcotte, *La terre est ici*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 112 p.

Pierre DesRuisseaux, *Monène*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 136 p.

Danielle Fournier, *Objets, cris*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 108 p.

Sylvain Turner, *Peep-Show Poésie*, Montréal, Éditions du Chêne, 1990, 64 p.

André Marquis

Number 59, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marquis, A. (1990). Review of [Odes à l'amour / Élise Turcotte, *La terre est ici*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 112 p. / Pierre DesRuisseaux, *Monène*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 136 p. / Danielle Fournier, *Objets, cris*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 108 p. / Sylvain Turner, *Peep-Show Poésie*, Montréal, Éditions du Chêne, 1990, 64 p.] *Lettres québécoises*, (59), 37–38.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Élise Turcotte, *La terre est ici*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 112 p.

Pierre DesRuisseaux, *Monème*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 136 p., 14,95 \$.

Danielle Fournier, *Objets, cris*, Outremont, VLB éditeur, 1989, 108 p., 14,95 \$.

Sylvain Turner, *Peep-Show Poésie*, Montréal, Éditions du Chêne, 1990, 64 p.

Odes à l'amour

POÉSIE
André Marquis

Depuis la nuit des temps, les poètes écrivent l'amour et son corollaire, la haine.

Peut-il en être autrement? Les quatre recueils recensés dans cette chronique n'échappent pas à cette règle même s'ils s'appuient sur des conceptions différentes de l'amour et de la poésie. Ce ne sont pas des odes à proprement parler, mais des chants, plutôt asymétriques, chargés d'un certain lyrisme. Il faut savoir lire entre les lignes!

Je commence toujours par aimer

Élise Turcotte a reçu le prix Émile-Nelligan 1989 pour son livre *La Terre est ici*. Elle l'avait déjà remporté en 1987 (*La Voix de Carla*, VLB éditeur), arrivant ex æquo avec Michael Delisle (*Fontainebleau*, Les Herbes rouges). *La Terre est ici* s'inscrit d'emblée dans la poésie descriptive et n'est pas sans rappeler le travail effectué par François Charron dans ses derniers livres (dont *Le Monde comme obstacle* et *La beauté pourrait sans douleur*, tous deux publiés aux Herbes rouges). Même désir de rendre à l'univers quotidien sa « dimension » poétique grâce à l'accumulation, parfois surprenante, de faits et gestes pourtant banals. Comme l'écrit l'auteure: « Tous ces détails grandissent dans un incendie » (p. 20). Si j'ai moins aimé la première et la dernière partie (« Les autoportraits » et « Les portraits »), qui ressemblent davantage à des exercices de style, j'ai grandement apprécié la cohérence et la force de la deuxième (« Les paysages »).

L'enfance et les rêves reçoivent une attention spéciale dans ces textes qui interrogent le temps et l'espace, l'amour et la tristesse, la vie et la mort. Confronté à l'Histoire, l'humain n'a d'autre choix que de se reproduire et de perpétuer la mémoire, tandis que les objets, les roches en particulier, prétendent à une certaine éternité. Le lecteur reçoit les informations au compte-

gouttes dans un récit fragmenté, parfois lassant, parfois éblouissant. À preuve, cet extrait du très beau poème de la page 68:

La nuit, nos yeux s'ouvrent sur des siècles de roches. Il n'y a rien, à part notre amour de la description. Dans leur lit, les enfants dorment avec les dragons. Ils rêvent avec leur voix et nous esquissons des sourires. Nous faisons le tour du jardin. Demain: les fleurs blanches des cerisiers et le bleu que nous dévorons.

Les humains passent, les choses demeurent. Les tristesses de l'enfance font place au désordre et à la peur de mourir, et donnent à ce livre un accent tragique.

Le nom au fond des corps

Avec *Monème*, Pierre DesRuisseaux a mérité le prix de poésie du Gouverneur général 1989. Dans ce livre, l'auteur cherche à nommer l'innommable ou, à tout le moins, ce qui n'a pas encore été nommé. Il part aussi à la quête du rêve et de l'enfance, et livre une lutte sans merci à l'oubli qui, semblable à la neige, couvre la mémoire. Le vocabulaire est riche, parfois recherché ou même technique, mais l'auteur ne se confine pas à ces registres, il dissémine quelques québécismes dans ses vers. On se rend vite compte qu'il a travaillé avec minutie les réseaux sonores qui font une large place aux jeux consonantiques. Loin de respecter la disposition syntaxique usuelle, DesRuisseaux manipule l'ellipse avec dextérité sans pour autant chercher à dérouter le lecteur. Il produit une poésie compacte, au rythme souvent brisé, comme si le vers était freiné dans sa course. On réclamerait une plus grande fluidité si le livre ne tirait pas sa cohérence de ce ton particulier. Il est intéressant de noter qu'un petit nombre de vers parlent d'un pays qu'on ignore». Sans retomber platément dans la thématique privilégiée des années



soixante, l'auteur signale que le problème de la souveraineté demeure entier.

Monème met de l'avant une poésie très imagée et dense. Pris isolément, chaque poème semble avoir atteint un certain degré de perfection. Que pourrait-on ajouter au texte suivant ?

Ce qui dépasse dans la mémoire
ne blesse plus les mots écrits

et soudain dans nos têtes
on dirait qu'un mur interroge
toute la neige percluse de l'oubli (p. 85).

La difficulté de lecture provient de l'absence d'éléments narratifs d'un poème à l'autre. Si l'auteur tente une quête de l'innommable, il tente aussi de retrouver « la maison bleue de [son] enfance » (p. 45). C'est dans ses vers les plus simples (par exemple: « Le bruit d'un oiseau/ tient le ciel en otage », p. 55) que la poésie de DesRuisseaux se révèle peut-être la plus efficace. Ce recueil gagne à être lu lentement, à petite dose.

Coulée à pic dans ta détresse

Le corps d'une femme aux longs cheveux et à la robe blanche flotte à la surface de l'eau. Ses mains, retenues par une lanière, se croisent sur son sexe. Une auréole apparaît au-dessus de son visage. Derrière elle, dans la partie ombragée, on aperçoit une barque et un personnage masculin (?) qui gesticule. Le titre, *Objets, cris* augmente l'équivoque. Sommes-nous en présence de la femme objet ? Qui lance les cris puisque le féminin semble dormir, à moins qu'elle ne soit morte ? Le lecteur découvre que les objets jouent le rôle d'adjuvant dans ce livre, ils permettent à la femme de résister à la perte de l'amoureux. Pourquoi avoir décrit l'illustration de Paul Delaroche, « La Jeune Martyre » (1885), qui orne ce livre ? Parce que la représentation de cette femme soumise, persécutée par son amant, fait problème. Elle semble relever de l'imaginaire masculin plutôt que féminin...

Une femme aime passionnément un homme et est prête à tout pour garder son amour. Elle ne parvient à se définir qu'à travers le regard de l'Autre, sans lui elle n'existe pas. Cela marque un recul face à la position défendue par le personnage féminin de *L'Inséparable* de Louise Bouchard (*Les Herbes rouges*) qui, après avoir été elle aussi abandonnée par un homme, prend son avenir en main de façon radicale. Elle affirme son autonomie. Chez Fournier, la femme se plaint, se lamente sans oser bouger le petit doigt. Comme si elle ne pouvait se passer du regard blessant et dominateur de l'Autre.

Cette poésie résolument narrative n'échappe pas au prosaïsme, à l'argumentation un peu lourde :

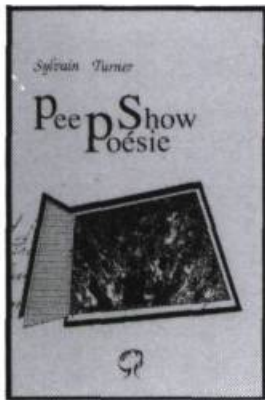
je devenue dans cette lumière d'acier, cette odeur, cette couleur gris vert, ou encore jaune du fleuve, de la rivière à la mer ? (p. 81)

Face à ce problème existentiel, les questions pullulent, mais le texte tourne à vide et s'enlise rapidement. La femme ainsi brisée se place elle-même dans une position d'attente et de plainte. Même dans les moments de grande fusion (les ébats sexuels sont décrits avec précision), la narratrice ne peut s'empêcher d'éprouver une grande solitude. À la fin, elle regrette de n'être pas née du ventre de son amant et on sent, de façon un peu trop appuyée peut-être, l'influence des thèses psychanalytiques. Le discours en vient à étouffer l'écriture qui n'impose pas son rythme.

Il y a de très beaux passages dans *Objets, cris*, ainsi: « Ai-je traversé tous les soleils et toutes les lunes pour me nourrir d'une lointaine lumière qui ne passe que par raies sous les portes closes ? Suis-je à toi arrivée ? » (p. 13). Peut-être qu'une autre forme, un roman par exemple, aurait mieux convenu au projet de l'auteure. J'aurais souhaité que les objets deviennent des projectiles, des cris lancés au visage des hommes qui ne comprennent rien à l'amour. Peut-être est-ce moi qui n'ai rien compris à ce texte !

L'ombre se lamente sur la page

Peep-Show Poésie de Sylvain Turner est publié par une nouvelle maison d'édition, les Éditions du Chêne. Le résultat n'est malheureusement pas convaincant. Sylvain Turner se réclame de la contre-culture, du mythe de la poésie en blouson noir, de la faune fuyante qui n'hésite pas à employer un vocabulaire argotique (rag, trash) et à prendre le contre-pied de la poésie « officielle ». Mais il ne va pas très loin dans la dénonciation et l'outrage. L'auteur répète des clichés, des jeux de mots douteux et son recueil manque d'unité. Quelques poèmes mettent de l'avant une isotopie cinématographique, d'autres privilégient des mots anglais, certains semblent ne reposer que sur des contraintes sonores. Les plus beaux vers sont ceux qui font état d'une extrême simplicité: « Dans la rue se jouent les drames / Du désir atteint » (p. 38). Cette poésie, peu corrosive, ne peut s'empêcher de tomber dans le ridicule: « Suis-je arrivé trop tard / au Centre de tes amants / Chronométrés » (p. 61). Un vers comme « Bitch freudienne d'aspect yellow-submarine » (p. 21) n'a rien de bien renversant. Et pour l'amour... on repassera! **Lq**



Pourquoi dois-je maintenant faire continuellement appel à toi, non plus pour me dire où je suis mais qui je suis, c'est-à-dire qui suis-